

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XI

— Eh bien, quoi!... s'écria l'ivrogne. C'est comme ça qu'on m'a fait accueil!... On dirait un caniche dans un jeu de quilles! Pas content, le papa Baudu, parce que me voilà un peu émé-

dant la main à Victor qui refusa de la prendre. Voyons, grand frère, faut pas me faire les gros yeux!... je viens d'expliquer la chose à papa beau-père... un pourboire... un absinthe... un dîner, il était tard... et puis bernique sansonnet, Pantin est loin de Paris... les tramways passaient complets... J'en ai attendu vingt-quatre chez le marchand de vin...



... mais alors je suis sauvé! je suis riche! Robert Vallerand n'a d'autre héritier que moi... Sa fortune m'appartient!

ohé!... Je vous en fais juges... c'est il ma faute?... Je suis allé hier à Pantin conduire les ouvriers qui devaient poser la paille sur des magoaneries, rapport à la gelée... Le propriétaire a donné un joli pourboire, et comme il faisait un froid de diable, on est resté chez le manziugue... On a dîné, couché, et ce matin mangé la soupe à l'oignon... Mais me voilà solide au poste, prêt au travail...

Victor, pâle et les dents serrées, s'était approché du jeune homme.

— Tu es dans un bel état pour te présenter au chantier! fit-il d'une voix sourde

— Tiens, c'est le grand frère!... répliqua Richard en ten-

— Allons, reprit Victor en lui mettant la main sur le bras, viens avec moi... je vais te conduire à ta chambre, tu feras un somme, et ce soir il n'y paraîtra plus...

— Un somme! jamais de la vie!... C'est aujourd'hui la « sainte-touche... » J'ai de l'argent à palper pour payer ma pension à maman Baudu... et recta, là, avec l'arrière... je dormirai ce soir...

— Tu vas venir tout de suite! poursuivit le contremaître avec autorité.

— Plus souvent!... je n'ai pas sommeil... l'air de Pantin m'a altéré... je veux boire...

— Tu ne boiras pas...

— Si !... j'ai soif...

En ce moment madame Baudu, quittant sa cuisine, intervint, les poings sur les hanches.

— Et moi, dit-elle à son tour, je te réponds que tu ne boiras pas, toi du moins, car ce n'est ni moi ni Baudu qui te serviront ! !...

La voix de la patronne sembla faire quelque impression sur Richard ; mais il était trop ivre pour que cette impression fût bien profonde.

— Maman Baudu, balbutia-t-il, ne bougonnons pas... Je suis un tantinet dans les vignes, c'est vrai...

— C'est-à-dire que tu es gris comme la bourrique à Robespierre ! !...

— Il y a un mois que ça ne m'était arrivé...

— C'est encore trop ! !... Tu devrais être honteux de ta conduite !... Un homme ivre c'est pis qu'une brute !... Jamais je ne donnerai Virginie à un ivrogne...

— Maman Baudu, je ne suis point un ivrogne...

— Malheureux !... tu ne te tiens pas sur tes jambes.

— Peut-être bien que j'ai bu un coup de trop... mais, vous savez, on se laisse entraîner...

— Mauvaise excuse !... Quand on est un garçon honnête, on résiste aux entraînements... on fait des économies... on pense à ses dettes...

— Oh ! quant à ça, maman Baudu, j'y pense tout le temps...

— Tu devrais suivre l'exemple de ton frère.

— Je le suivrai, je vous le promets... Je serai sage comme une image... Je m'abonnerai à la caisse d'épargne...

— Souviens-toi de ce que tu sais...

— Motus là-dessus... c'est entendu... fit Richard vivement, avec une appréhension visible. Dès que j'aurai touché je réglerai mon compte... de dépenses...

— Tu toucheras tantôt... dit Victor.

— Et pour le quart d'heure va te reposer... ajouta la patronne, sinon je te défendrai d'adresser jamais la parole à ma fille...

Virginie, assise près des fourneaux et ratissant ses navets d'une main fiévreuse, souffrait horriblement. Elle aimait Richard, fort joli garçon d'ailleurs, nous le répétons, et elle tremblait que la conduite du jeune homme ne rendit impossible le mariage qu'elle rêvait.

— Ne plus parler à Virginie ! ! s'écria l'ouvrier. Ah ! mamam Baudu, ça ne serait pas à faire... Vous savez bien que je l'idole...

— Prouve-le donc en devenant sage.

— C'est entendu... je me range... mais laissez-moi lui dire...

Et il allait s'élançer vers la jeune fille. Victor l'arrêta par ces mots :

— Tu lui diras ça plus tard... quand tu seras à jeun... Viens avec moi...

Il lui prit le bras. Richard, cette fois le suivit sans résistance, seulement, avant d'atteindre la porte, il se retourna deux ou trois fois pour envoyer des baisers à Virginie qui baissait la tête et faisait semblant de ne pas le voir.

XII.

Léopold Lantier, impassible et distrait en apparence, mais au fond très intéressé par ce qu'il entendait, avait assisté à la scène que nous venons de raconter.

— Voilà un gaillard à tête faible... se disait-il en voyant Richard titubant quoique appuyé au bras de son frère. D'après ce que j'ai oru comprendre, il doit y avoir entre lui et la mère Baudu un autre compte à régler qu'un compte de consommations. Avec un verre de vin on fera de ce garçon tout ce qu'on voudra. C'est bon à noter dans sa mémoire... on ne sait pas ce qui peut arriver...

Il était près de midi. La grande salle du restaurant se remplissait de consommateurs. Les ouvriers des fabriques et des chantiers voisins de l'avenue de Saint-Mandé affluaient. Les compagnons charpentiers congédiés le matin par la maison Pascal Lantier venaient de se faire servir à déjeuner.

Etiennette et Virginie allaient et venaient, vives et légères, les bras chargés de plats et de bouteilles, et se multipliaient pour contenter tous les clients. Un groupe d'ouvriers, que quelques mots échangés avec les charpentiers désignèrent à Léopold comme appartenant aux chantiers de son cousin Pascal, vint s'installer tout près du réclusionnaire évadé. Ce dernier dont le repas était fini, demanda un mazagran. Il espérait apprendre encore quelque chose de nouveau avant de se rendre rue de Piopus. Son espoir fut déçu. Le restaurant se vida peu à peu.

Léopold lisait le « Petit Journal » pour se donner une contenance, et après s'être assuré que personne ne faisait attention à lui, il mit la feuille dans sa poche.

Deux heures allaient sonner.

Les charpentiers payèrent leur dépense et sortirent. Le fugitif fit comme eux et les suivit. Ils allaient lui indiquer le chemin de la demeure de son parent.

Les chantiers de Pascal Lantier étaient situés rue de Piopus non loin de l'hospice que la maison Rothschild a fait édifier pour les israélites. Ces chantiers, occupant un emplacement énorme, contenaient des ateliers pour tous les corps d'état affectés au bâtiment, tailleurs de pierre, charpentiers, menuisiers, serruriers, parqueteurs, plombiers, etc., etc.

Aux ateliers étaient annexés les bureaux des architectes, dessinateurs, etc.

Dans la bonne saison les ateliers regorgeaient de monde. Au moment où nous y faisons pénétrer nos lecteurs, c'est à peine si l'on y trouvait un dixième du personnel habituellement employé.

Pascal habitait près des chantiers un petit hôtel à deux étages entre cour et jardin. Une porte mettait en communication la cour de l'hôtel et celle des ateliers. Le cabinet du constructeur et la caisse étaient au rez-de-chaussée.

La caisse se trouvait à gauche du vestibule, le bureau du patron à droite. Deux plaques de cuivre rendaient toute erreur impossible. Au fond, un escalier conduisait aux appartements du maître.

À deux heures moins un quart le caissier, assis près du guichet encore fermé, mettait en ordre et vérifiait des feuilles de paye.

Pascal Lantier, que nos lecteurs ont aperçu le jour de l'enterrement de Dominique Bertin, assis dans son cabinet devant un grand feu, tenait sa tête entre ses mains crispées.

C'était un homme au visage pâle, aux traits fatigués. Sa physionomie n'offrait quoi que ce soit de sympathique. Ses che-

voux, grisonnants et légèrement frisés, s'éclaircissaient aux sommet du crâne et blanchissaient tout à fait sur les tempes. De longs favoris en nageoire, encadraient les joues tombantes. La bouche aux lèvres minces souriait rarement, et son sourire aurait inquiété et peut-être effrayé un observateur. Les yeux, d'un ton fauve indéfinissable, très mobiles, parfois ternes et parfois étincelants, ne regardaient jamais en face.

Pascal Lantier, le front plissé, les sourcils contractés, semblait assailli par des pensées noires. Soudain il releva la tête, avança le bras vers le bouton d'une sonnette électrique placée dans l'angle de la cheminée, et appuya sur le bouton. Une sonnerie retentit dans le bureau où se trouvait la caisse.

Au bout de deux secondes le caissier parut. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, maigre, à figure superlativement intelligente.

— Marlet, lui dit Pascal, avez-vous terminé vos feuilles de paye ?

— Oui, monsieur...

— Elles se montent ?

— A douze mille huit cent soixante-cinq francs.

— Vous avez en caisse ?

— Deux mille francs, sur lesquels j'ai déjà payé les contre-maitres...

— Bien...

Pascal ouvrit le tiroir de son bureau, y prit des liasses de billets de cent francs qu'il compta et qu'il tendit au caissier.

— Voici treize mille francs... lui dit-il.

L'employé prit les billets. Pascal ajouta :

— Où en êtes-vous du relevé de l'inventaire ?

— Il est fini, monsieur...

— Vos additions ?

— Sont faites.

— Et par conséquent la balance ?

— Oui, monsieur... Vous pourrez d'un seul coup d'œil, ainsi que vous le désirez, vous rendre compte de votre situation.

— Ma situation... répéta l'ingénieur avec amertume, elle ne doit pas être brillante en ce moment.

Marlet baissa la tête sans répondre.

Son silence était éloquent.

— Apportez-moi les comptes... reprit Pascal au bout d'un instant.

Marlet sortit.

Tandis que le constructeur attendait son retour, l'expression de sa figure devenait de plus en plus sombre.

Le caissier rentra et étala sur le bureau, devant son patron, plusieurs grandes feuilles couvertes d'écritures et de chiffres. C'était la récapitulation de l'inventaire et la balance de la caisse. Lantier jeta les yeux sur une de ces feuilles et, de pâle qu'il était, devint livide.

— Je ne me trompais pas... murmura-t-il. A l'heure qu'il est je suis à découvert d'un million neuf cent mille francs...

— La Bourse vous a été fatale, monsieur, dit le caissier timidement.

— Pouvais-je croire à une déveine si persistante !...

— Un million en trois mois !...

— Oui, un million ! Un million que j'aurais aujourd'hui en caisse ! un million qui me permettrait de faire face à mes échéances de fin d'année et d'attendre des temps moins rudes pour terminer l'ilot de constructions dans lequel sont engagés mes capitaux et ceux de mes bailleurs de fonds ! Un million dont l'absence va me forcer peut-être à déposer mon bilan.

— Ah ! monsieur, vous exagérez... Vous n'en êtes pas là !

— Je n'exagère rien. J'en suis là ! Mes constructions finies au mois de mars, c'était la fortune ! l'hiver arrête tout ! Je suis obligé d'interrompre les travaux et de dépeupler les ateliers, car avec quoi ferai-je face aux payes successives ? Je suis perdu... anéanti... La maison Lantier s'écroule !...

— La température peut se radoucir...

— Soit, mais il me faudrait de l'argent pour continuer. J'ai à payer, fin décembre, trois cent vingt-cinq mille francs, y compris les intérêts des sommes avancées par nos bailleurs de fonds ?

— Ne pourriez-vous contracter un emprunt ?

— Impossible. Je dois beaucoup au Crédit foncier. Je ne puis recourir à lui de nouveau.

— Adressez-vous à des particuliers.

— Ce serait avouer ma gêne et me décrediter complètement.

— D'ici au mois de janvier nous opérerons deux cent mille francs de rentrées.

Pascal haussa les épaules.

— Une bagatelle en face des échéances écorantes ! répondit-il.

— Pourquoi ne tentez-vous pas une démarche auprès de votre belle-sœur, madame Bertin ? reprit le caissier. Depuis qu'elle est veuve, elle dispose sans contrôle d'une fortune très considérable... Elle aime votre fils, elle a de la sympathie pour vous...

— Ma démarche serait inutile... Je connais Marguerite... elle n'a jamais approuvé mes entreprises... Elle accueillerait certainement ma demande par une fin de non-recevoir... je crois d'ailleurs à son affection pour mon fils, mais pas du tout à sa sympathie pour moi...

— Eh bien ! vos bailleurs de fonds attendront leurs intérêts. Ils aimeront mieux patienter que de compromettre leurs créances...

— Quelques-uns accepteraient des atternoissements... d'autres seraient inexorables... et parmi ces derniers le comte Robert de Terrys...

— Je le croyais votre ami...

— En affaire, l'amitié n'existe pas... Vous savez dans quelles conditions le comte m'a remis un million ?

— Oui, vous devez rembourser cette somme par fractions de deux cent mille francs en payant les intérêts.

— J'aurai donc à lui compter deux cent cinquante mille francs le 31 décembre, sinon la créance tout entière deviendra immédiatement exigible après une simple mise en demeure. Or, ce million étant la dot de sa fille, mademoiselle Honorine, il usera rigoureusement de son droit.

— On le dit bien malade, en danger de mort...

— Sa mort ne changerait rien à ma situation et ne ferait que l'aggraver. Elle est prévue dans l'acte... un mois après le décès du comte, je devrais payer intégralement le capital et les intérêts à sa fille.

— Mademoiselle de Terrys vous accorderait du temps.

— N'en croyez rien !... Très indépendante de caractère et cloîtrée forcément près de son père malade, elle aurait hâte de jouir de sa liberté et de sa fortune. Cette créance me préoccupe beaucoup... j'ai la ferme croyance qu'elle me sera fatale...

— Il ne faut pas vous décourager, monsieur... dit le caissier en manière de banale consolation ; tâchez surtout qu'on ne

soupçonne point votre embarras momentané. La déveine ne vous poursuivra pas toujours... Vous vous tirerez d'affaire plus facilement que vous ne le croyez. Il se présentera quelque heureuse chance sur laquelle vous ne comptez pas... Espérez, monsieur..

Pascal n'avait rien à répondre et ne répondit pas. Sans dire un mot, il tendit au caissier les feuilles de comptes.

Marlet comprit que son patron voulait rester seul. Il allait se retirer quand un bruit de voix se fit entendre dans le couloir du rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce ? demanda Lantier.

— Sans doute les charpentiers congédiés ce matin, et qui viennent pour leur paye... il est deux heures. Je vais les recevoir...

— Allez...

Le caissier sortit et referma la porte derrière lui.

L'entrepreneur quitta son siège et se mit à marcher à grands pas, de long en large, dans le cabinet.

— Ah ! se disait-il à demi-voix, aucune illusion n'est possible !... ma situation est claire !... A moins qu'un évènement invraisemblable ne se produise d'ici à la fin de l'année... à moins qu'il ne me tombe du ciel, par exemple, quelque héritage inattendu... le 31 décembre est la dernière limite ! Il me faudra crouler au moment où des entreprises si habilement combinées, si sagement conduites, allaient mettre des millions dans mes mains ! Joueur insensé, ou plutôt stupide, j'ai perdu à la Bourse quand il me suffisait de suivre la route au bout de laquelle la fortune me souriait... Plus de ressource ! Aller implorer ma belle-sœur, ainsi que me le conseillait Marlet... à quoi bon ? Marguerite me prêterait cinquante mille francs, cent mille francs peut-être... et c'est deux millions qu'il me faut ! deux millions ! où les trouver ?...

Lantier se posait cette question insoluble sans ralentir sa marche fiévreuse et saccadée.

On frappa doucement à l'huis de son cabinet. Il s'arrêta court et dit d'une voix sèche :

— Entrez !

La porte s'ouvrit et Léopold, l'évadé de la prison de Troyes, parut sur le seuil, vêtu de son costume de velours à côtes et tenant sa casquette à la main.

— Monsieur Pascal Lantier ?... fit-il en saluant jusqu'à terre.

— C'est moi... répondit brusquement l'entrepreneur qui prenait le nouveau venu pour un ouvrier. Si c'est pour une réclamation, adressez-vous au bureau des contre-maîtres... Si c'est pour régler votre compte, passez à la caisse...

— Ce n'est ni pour l'un ni pour l'autre, monsieur... répondit Léopold en souriant d'un air goguenard et en faisant un pas dans le bureau. C'est pour affaire... pour une affaire très particulière...

— Je suis occupé et n'ai pas le temps de vous donner audience.

Léopold entra tout à fait et referma la porte derrière lui.

— Ne m'avez-vous pas entendu ? demanda Pascal avec impatience.

— Je vous ai entendu très bien, car j'ai l'extrême bonheur de ne point être sourd... Ça m'a même été très utile, et ça peut le devenir à d'autres qu'à moi...

— En voilà assez... en voilà trop... Vous cherchez de l'ouvrage ?

— Ça se pourrait bien, monsieur Pascal, mais il y a ouvrage et ouvrage, vous savez...

— Je n'embauche en ce moment aucun ouvrier, on a dû vous l'apprendre...

— Oui, à cause du froid qui pique dur, c'est du moins le prétexte que vous donnez... mais il y a des gens, pas bêtes, qui assignent un autre motif au dépeuplement de vos ateliers...

Pascal comprit. Le sang lui monta au visage.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il en s'avancant d'un air de monno vers Léopold.

L'évadé, tête nue, en pleine lumière, conservait aux lèvres son mauvais sourire, étudiait d'un air moqueur la physionomie de son cousin. Ce dernier le regardait fixement, dans la blancheur des yeux, mais sa figure n'exprimait que la colère.

— Il ne me reconnaît point, pensa Léopold. Après dix-huit ans passés, c'est naturel, et tout va bien...

— De quels bruits calomnieux vous faites-vous l'écho ? poursuivit Pascal, voyant que le nouveau venu se taisait. Répondez, je le veux !...

— Vous étiez si pressé tout à l'heure, répliqua Léopold ironiquement. Vous ne l'êtes donc plus ? Vous avez donc le temps de m'écouter ?

— Expliquez-vous !... Expliquez-vous vite, si vous ne voulez pas que je perde patience. Vous en avez trop dit ou vous n'en dites pas assez ! A quel homme ai-je affaire ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?...

— Tout vient à point à qui sait attendre ! fit Léopold en riant. Vous questionnez, je vais répondre ; mais procédons par ordre. Connaissez-vous la fable du « Lion et du Rat » d'un nommé la Fontaine ? Un malin qui faisait parler les bêtes...

— Assez d'énigmes ! s'écria Pascal. Ou vous êtes un drôle qui voulez vous moquer de moi, et vous auriez à vous en repentir, je vous en préviens, ou vous avez quelque chose d'important à m'apprendre...

— Vous commencez à avoir du flair, cher monsieur, et vous devinez d'où vient le vent. Je m'expliquerai, mais laissez-moi m'expliquer à ma façon... J'en reviens à la fable de M. la Fontaine. — (J'adore les apologues !) — Le lion était pris dans un filet, lui, le type de la force et du courage, le roi des animaux, le souverain du désert !... Il avait trouvé plus roublard que lui, il se débattait en rugissant, mais sans le moindre succès, et si le rat, un petit frut pas plus gros que rien du tout, n'était venu ronger les mailles du filet, le lion était « ratiboisé, » comme on dit dans le grand monde ; on l'aurait mis dans la cage à Bidet et montré pour deux sous ! Comprenez-vous ?

— Pas du tout, je l'avoue...

— Dieu que vous avez la tête dure !... Mettons donc les points sur les « i... » Le lion c'est vous, le rat, c'est moi. Le lion est pris et je peux ronger les mailles du filet... Ce filet, c'est la prochaine échéance à payer, c'est la faillite, c'est la ruine... Pour éviter cette culbute désobligeante il vous faut de l'argent, beaucoup d'argent...

— Et vous m'en apportez sans doute ? demanda Pascal d'un ton de souverain mépris.

Léopold sourit de nouveau et se frotta les mains.

— Je suis ici tout exprès pour cela... répondit-il.

XIII

L'entrepreneur, irrité d'un aplomb qui lui semblait de l'imprudence, allait répondre avec colère. Le prisonnier évadé ne lui en laissa pas le temps.

— Vous me prenez pour un blagueur, poursuivit-il, parce

quo je suis habillé comme un ouvrier et que mon velours à côtes ne coûte point vingt francs le mètre... Si je portais un complet de bon faiseur, des bottines vernies, des gants à trois boutons, un chapeau de soie reluisant, un lergnon dans l'œil et un stick à pomme d'écaïlle, vous m'écouteriez comme un oracle !... Toujours l'histoire de « l'épatage !... » Et moi qui vous croyais un homme intelligent ! Parole ! vous me faites de la peine ! !

— Cessons ce jeu, dit Pascal. La mystification est de mauvais goût, et j'ai trop longtemps écouté les sonnettes d'un drôle qui, s'il n'est fou, doit être ivre !

— Ni ivre, ni fou, je vous assure... vous allez en avoir la preuve...

— Assez ! je ne vous connais pas !...

— Et moi je vous connais, monsieur Pascal Lantier. Je vous connais depuis A jusqu'à Z. Vous êtes un malin, mais trop ambitieux et surtout trop pressé... Vous avez voulu vous enrichir au pas de course, et vous êtes acculé... Vous avez joué, spéculé, perdu beaucoup, et vous voilà au bout du fossé, touchant à la culbute finale, si personne ne vous tend la main... Ah ! oui ! je vous connais. Vous êtes le fils du père Jérôme Lantier, un vieil avoué de Troyes, mort il y a dix-sept ou dix-huit ans... Vous aviez deux oncles et un cousin, le cousin Léopold...

— Léopold Lantier ! interrompit Pascal, un misérable qui a été condamné à la réclusion perpétuelle pour vol avec effraction et escalade, la nuit, dans une maison habitée, et qui sans doute aurait commis un meurtre si on lui avait opposé quelque résistance ! Un scélérat qui a fait mourir de chagrin son père et sa mère !...

— C'est parfaitement cela... répondit le fugitif sans se déconcerter. Mais savez-vous comment vous auriez tourné vous-même si votre père ne vous avait mis une dizaine de mille francs dans les mains... Vous avez eu plus de chance que le cousin Léopold, voilà tout ! D'ailleurs il ne s'agit pas de lui, il s'agit de vous... Votre mariage, quelques spéculations heureuses, et des bailleurs de fonds confiants, vous ont permis d'entreprendre de grands travaux que des pertes d'argent et la rigueur de la saison viennent de vous faire interrompre... Tout craque autour de vous. Votre crédit est ébranlé ; dans deux mois vous serez en faillite... et la faillite, quand elle résulte de jeux de Bourse, change de nom et s'appelle « banqueroute frauduleuse !... » Vous pourriez bien aller rejoindre à Clairvaux le cousin malheureux dont vous parliez si sévèrement tout à l'heure...

— Monsieur !...

— Laissez-moi donc achever, reprit Léopold. Si je mets le doigt sur la blessure, c'est que j'apporte le remède... Vous aviez deux oncles, l'oncle Louis Lantier, personnage sans importance, et un autre...

— Robert Vallerand... dit l'entrepreneur, intéressé malgré lui par les singuliers discours de son interlocuteur.

— Vous savez qu'il est revenu d'Amérique ?

— Oui, depuis quatre ou cinq ans, et qu'il est député de l'arrondissement de Romilly. Je sais cela, mais je ne le vois jamais.

— Savez-vous qu'en Amérique il a fait fortune ?

— Il a dû rapporter de là-bas deux ou trois cent mille francs.

— Vous êtes loin du compte ! ! Robert Vallerand possède plus de quatre millions.

— Quatre millions ! ! répéta Pascal ébloui par ce chiffre.

— Parfaitement liquides, sans compter les domaines et le château de Viry-sur-Seine, près de Romilly.

Lantier fit un geste de stupeur et murmura.

— L'oncle Robert habite le château de Viry-sur-Seine !

— C'est-à-dire qu'il l'habitait... ou plutôt, au moment où je vous parle, il l'habite encore... Mais demain il aura déménagé.

— Expliquez-vous ! dit l'entrepreneur avec fièvre, ne me faites pas languir...

— Il paraît que vous ne songez plus à me mettre à la porte, ricana Léopold.

— Parlez ! Parlez donc ! M'apportez-vous une bonne nouvelle ?

— Bonne et mauvaise à la fois... mais plutôt bonne que mauvaise... une nouvelle panachée...

— Robert Vallerand est mort ? s'écria Pascal.

— Du premier coup vous mettez dans les cinq cents ! Oui, il est mort...

L'entrepreneur fit un mouvement brusque. Sa figure devint pourpre et prit une expression d'indicible joie. — Ses mains tremblaient, ses yeux lançaient des éclairs,

— Mort ! balbutia-t-il avec une sorte de délire. Il est mort et sa fortune dépasse quatre millions !... Mais alors je suis sauvé ! je suis riche !... Robert Vallerand n'a d'autre héritier que moi ! Sa fortune m'appartient !

— Heureusement que votre cousin Léopold est à Clairvaux et ne peut réclamer sa part, car il aurait partagé les millions avec vous... fit observer le réclusionnaire évadé.

— Léopold Lantier a perdu tous ses droits, répliqua vivement Pascal, convaincu que la détention perpétuelle, comme les travaux forcés à perpétuité, entraînaient la mort civile, je suis seul héritier...

— Le croyez-vous ?

— Je fais mieux que le croire ! j'en suis sûr...

— Ah ! vous en êtes sûr ?... reprit Léopold avec le même accent goguenard qu'au début de l'entretien. Vous pouvez vous fouiller, monsieur Lantier !... Vous n'êtes pas le seul héritier de Robert Vallerand !... Vous n'êtes pas même son héritier...

Pascal regardait, bouche béante, celui qui venait de parler ainsi. Il ressemblait à un homme assommé.

— Je ne suis pas l'héritier ?... balbutia-t-il en frissonnant de tout son corps.

Non...

— Comment ?... Par quelle raison ?...

— Par la raison bien simple que vous êtes déshérité...

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

Nos abonnés retardataires désirant la prospérité de notre feuille sont priés de nous faire tenir le montant de leurs souscriptions immédiatement, et nous éviter le pénible devoir de les retrancher de nos livres et d'en forcer la collection.

Nous prions également tous nos souscripteurs actuels de bien vouloir se conformer à nos conditions qui se trouvent aux informations concernant les conditions d'abonnements à l'avenir.

INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) — les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00, six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arréage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par... depuis le 1er Janvier dernier, et même la file complète (brochée) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Editeurs,

Boîte 1383, Bureau de Poste.

Ste-Thérèse, Montréal

LE TESTAMENT SANGLANT

TROISIÈME PARTIE.

III

LA CHASSE AUX CHIMÈRES.

Au fond, sous la grande voûte qui conduit de la cour au jardin des Tuileries, j'apercevais, comme dans un lointain héroïque, un groupe tout brodé d'or, dont les évolutions successives me laissaient parfois entrevoir l'homme qui en était le centre et le souverain maître de tout ce mouvement et de tout ce bruit. Combien je me sentais petit au milieu de tant de grandeurs ! Avec quel mélange d'humiliation réelle et de vanité secrète je me débattais contre mon néant !

Que n'eussé-je pas donné pour être un des acteurs de cette fête, un de ces brillants officiers sur lesquels se fixaient tous les yeux, et quel douloureux retour sur moi-même en me voyant perdu dans cette foule, misérable atome absorbé dans un rayon de soleil ! C'était là une de ces heures terribles pour les hommes qui me ressemblent, où ils se livreraient à Satan, pourvu qu'il leur donnât leur part de ces émotions, de ces gloires, de ces ivresses qu'ils voient savourer par d'autres, et que leurs lèvres ardentes appellent vainement.

Satan m'apparut en effet, mais sous une forme bien gracieuse et bien belle.

Une femme, de vingt à vingt-deux ans, avait réussi, comme moi, à se coller contre la grille ouverte, à quelques pas de l'arc de triomphe du Carrousel. Il y eut un moment, rapide comme l'éclair, où un des aides de camp, passant près de nous pour exécuter un ordre, effleura quelques-unes des personnes qui m'environnaient.

Ainsi qu'il arrive toujours dans ces foules compactes, il n'en fallut pas davantage pour causer de l'effroi et du désordre ; une des vagues tumultueuses de cet océan humain poussa presque dans mes bras la jeune femme, ma voisine, que j'avais à peine aperçue, et dont la mise était celle d'une modeste grisette.

Elle jeta un cri de terreur ; l'aide de camp, déjà un peu loin, se retourna sur sa selle, et, à la vue de cette femme, ses yeux brillèrent d'une singulière expression où se confondaient l'étonnement, l'orgueil, le regret de ne pouvoir courir à elle. Mais sans doute il se souvint que rien ne devait prévaloir contre la discipline, car une seconde après, il avait disparu.

Cependant l'inconnue n'était pas remise de son épouvante ; ses joues étaient pâles, une larme brillait dans ses yeux, et elle s'appuyait involontairement sur moi, comme si, au milieu de cet égoïsme grossier qui caractérise les multitudes assemblées, elle eût cherché un protecteur.

À peine l'eus-je regardée que je devinai que ses humbles vêtements ne l'habillaient pas, mais la déguisaient. Il y a neuf ans de cela, et je tressaille encore en vous disant combien je la trouvai belle !

Son émotion paraissait toujours aussi vive ; on voyait qu'elle se faisait violence, et que, malgré la force factice dont elle s'était armée, ce léger incident la laissait sans défense contre cette foule et contre elle-même.

Elle aussi me regarda. Soit qu'elle comprît ce qui se passait dans mon âme, soit qu'elle fût attirée, rassurée par mon visage timide et jeune, soit plutôt que je lui parusse le seul homme de

bonne compagnie à qui elle pût s'adresser parmi ceux qui l'entouraient, je la sentis passer son bras sous le mien, puis, d'une voix tremblante dont l'accent était voilé par une hésitation pudique, elle me dit bien bas :

— Par pitié, monsieur, emmenez-moi !

Sans lui répondre, je serrai ce bras qu'elle m'abandonnait, et, à force de dextérité, de souplesse et de coups de coude, je réussis à la dégager. Lorsque nous eûmes dépassé le guichet et que nous respirâmes plus librement, je m'inclinai vers elle et lui dis avec une politesse respectueuse :

— Si madame voulait avoir la bonté de me dire où elle a laissé sa voiture, j'aurais l'honneur de l'y conduire.

Elle fixa sur moi un regard pénétrant :

— Me connaissez-vous ? demanda-t-elle.

— Sur l'honneur, répondis-je, je ne suis à Paris que depuis ce matin, et, avant ce moment que j'eusse payé de mon sang, je ne vous avais jamais vue !

— Alors, pourquoi ne pas me prendre pour ce que suis ? reprit-elle avec une feinte brusquerie : une grisette, et rien de plus !

— Madame, si je me suis trompé, veuillez ne pas m'en punir ; je le serai déjà trop quand il faudra vous quitter.

Elle parut hésiter encore un moment ; ensuite elle revint à moi et me dit :

— Vous-même monsieur, qui êtes-vous ?

— Le vicomte Raymon de Varni.

— Eh bien ! vous ne vous êtes pas trompé, ma voiture m'attend sur le quai Voltaire ; si ce n'est pas abuser de votre complaisance, voulez-vous me conduire jusque-là ?

Je repris son bras ; nous traversâmes le pont Royal sans échanger une parole. Arrivés sur le quai, nous trouvâmes, en effet, une voiture magnifique, aux écussons armoriés, et attelée de deux beaux chevaux bai-brun.

— Chez moi ! dit-elle au valet de pied qui vint lui ouvrir la portière.

— A l'hôtel ! cria celui-ci au cocher en grim pant lestement derrière la voiture.

Ma belle inconnue me dit adieu de la main ; l'attelage partit au galop, et moi, je restai sur le quai, immobile comme une statue et me demandant si tout ce qui venait de se passer n'était pas un rêve.

Dès lors, je n'eus plus qu'une pensée ; mes facultés inactives, mes vagues désirs, mes inquiétudes de cœur, tout se concentra sur une seule image. Je n'attendis pas longtemps, quelques jours après, je reçus une lettre ainsi conçue :

« La duchesse d'Oriniano prie M. le vicomte de Varni de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, mardi prochain, 27 mai. »

Je ne veux pas, mon cher Calixte, dans cette simple et sincère confiance chercher les effets et les surprises de roman ; je vous dirai donc que, ne connaissant que de nom la duchesse d'Oriniano, une des femmes les plus élégantes de la cour impériale, ne sachant pas d'où pouvait me venir son invitation, un invincible pressentiment m'avertit que ce devait être l'inconnue de la place du Carrousel.

Je ne me trompais pas ; c'était elle. Elle vint à moi avec une grâce parfaite, et me présenta à son père, le marquis de Sorigny, qui m'accueillit à merveille.

Madame d'Oriniano était veuve. Son mari avait été tué à

Wagram. Mariée avant seize ans, elle avait alors vingt-deux. Voilà tout ce que j'appris ce premier jour.

Cette soirée fut pour moi une suite d'émotions et d'extases ; si la duchesse m'avait paru d'une ineffable beauté quand un bonnet de simple ouvrière recouvrait ses cheveux noirs, quand une robe d'indienne dissimulait sa taille charmante. jugez ce que je dus ressentir en la revoyant entourée de tout l'éclat de son rang, en robe de bal et au milieu d'un cortège d'adorateurs et d'attentifs !

Cette poésie, que j'essayais obstinément de mettre dans ma vie après l'avoir établie dans mes rêves, je la retrouvais là, vivante, animée, prodigue de sourires et de regards, revêtue de cette beauté souveraine, le voile le plus éblouissant dont puisse s'environner l'idéal des poètes et des artistes ! Je fus fasciné.

On commença par faire de la musique : la duchesse chanta un air de Cimaosa avec une de ces voix riches, un peu guttu rales, auxquelles les notes de contralto donnent tant de magique puissance.

Ensuite on dansa ; malgré ma timidité et mon trouble, j'en gageai madame d'Oriniano pour un quadrille. J'étais si ému que je laissai passer les premières figures sans oser lui adresser la parole.

Pour une femme accoutumée aux triomphes, aux hommages et aux madrigaux, il y avait sans doute quelque chose d'attrayant et de neuf à se voir, de la part d'un homme très-jeune, l'objet d'un culte qui s'effrayait de lui-même ; la duchesse me regardait avec une sorte d'intérêt mélancolique, de perplexité affectueuse, comme s'il y avait eu dans son âme une lutte entre sa coquetterie naturelle, qui lui conseillait d'enchaîner un nouvel esclave à son char, et sa bonté qui la faisait compatir d'avance à mes tourments et à mes chagrins.

A la fin, je me rassurai un peu ; je commençai par la remercier de s'être souvenue de moi ; je lui demandai comment elle avait su mon adresse : elle me montra, en souriant, ce ministre de la police qui pepillonnait dans salon, et qui semblait fort empressé auprès d'elle. Je fis ensuite quelques allusions, aussi délicates que je pus, aux singuliers détails de notre première rencontre, et, entraîné par une curiosité invincible, j'allais lui demander le motif de l'étrange déguisement sous lequel je l'avais rencontrée, lorsque je sentis tout à coup trembler sa main que je tenais dans la mienne pour exécuter un des mouvements de la contredanse.

On venait d'annoncer le colonel Daubray. Je jetai les yeux sur ma danseuse, et, à ce tressaillement nerveux, je vis s'ajouter cette soudaine pâleur qui déjà, le jour de la revue, s'était répandue sur ses joues lorsqu'elle avait failli s'évanouir dans mes bras.

Alors, j'examinai attentivement le colonel, et mon instinct d'amant, plutôt que ma mémoire, me fit deviner que c'était là l'officier qui, en passant près de nous au galop de son cheval, avait jeté dans la foule ce désordre dont s'était épouvantée madame d'Oriniano.

Je remarquai en même temps que le marquis de Sorigny, le père de la duchesse, recevait M. Daubray avec une certaine froideur.

Là se bornèrent mes observations ; le bal était arrivé à ce moment de surexcitation physique, pour ainsi dire, où l'on aurait tort d'attacher un sens trop précis à l'émotion des voix et des regards.

Rien, d'ailleurs, ne distinguait l'attitude de madame d'Oriniano

vis-à-vis le colonel, de la manière dont elle accueillait les autres hommes qui l'entouraient.

Il faut un coup d'œil plus exercé que celui d'un rêveur de vingt-cinq ans pour démêler les symptômes imperceptibles par lesquels se trahissent les préférences d'une femme du monde.

À dater de cette soirée, mon sort, mon avenir, les songes de ma jeunesse, les indélinissables ardeurs de mon âme, me parurent fixés pour jamais.

Me faire aimer d'Ermance d'Oriniano, fut pour moi cet Éden poétique et romanesque où les imaginations juvéniles placent leurs illusions fleuries, jusqu'à ce que les en banisse le mauvais ange de la réalité.

Je ne vous raconterai pas, mon ami, les phases de cet amour ; je craindrais presque de le ressusciter en le racontant. D'ailleurs, ce sentiment éteint est pour mon cœur ce que sont ces pastels effacés, où l'œil de celui qui aime peut seul retrouver quelque trace de l'image.

Le peu que je vous ai dit ne suffit-il pas pour vous faire tout comprendre ? Ne tenant presque à rien en ce monde, orphelin dès mon enfance, n'ayant jamais eu ni affection profonde qui remplit mon cœur, ni devoir positif qui enchaînait mon esprit, j'embrassai ce sentiment nouveau comme la patrie qui me manquait, la famille que je n'avais point connue, le lien qui me fixait à la vie.

Les organisations d'artistes ne sont, en outre, jamais exemptes d'une vanité, plus ou moins avouée, qui se concilie fort bien avec la méfiance de soi-même, et à laquelle l'amour d'Ermance offrait d'enivrantes perspectives.

Qu'est-ce que l'art ? Ou c'est le plus misérable des métiers, ou c'est la recherche de l'idéal. Eh bien ! si cette recherche, par une pente presque inévitable, passe de l'œuvre dans la vie de l'artiste, il sera, là aussi, mécontent de ce qui est, avide de ce qui peut être : mécontentement funeste, avidité dangereuse, sœur de l'orgueil chez les forts, de la vanité chez les faibles ! Heureux alors, heureux celui qui, saisissant cet idéal fugitif dans les bras d'une femme aimée, absorbe et consume tout dans cette ineffable extase de deux cœurs dont le ciel consacre l'ardente et impérissable union !

Pendant plus d'un an, j'allai presque tous les jours chez la duchesse. Au commencement, je remarquai, dans son accueil, de bizarres contrastes.

Tantôt elle me recevait avec cette petite moue dédaigneuse et ennuyée sur laquelle il n'y a pas moyen de se méprendre ; tantôt elle déployait pour moi une prévenance, une grâce, qu'un homme fat eût aisément appelée d'un nom plus tendre.

Au bout de quelques mois, ses manières changèrent ; d'abord, pendant quelques semaines, ses yeux rouges, son air abattu, ces négligences de toilette qui, chez une femme élégante, sont le plus irrécusables des indices, m'apprirent qu'elle avait un chagrin et qu'elle pleurait quand elle était seule.

Son silence, quand je voulus l'interroger, me fit comprendre, hélas ! que je devais rester étranger à ces larmes, et que ce n'était pas moi qui les faisais verser. Ensuite, son accueil devint uniformément affectueux et triste.

Il n'y eut plus qu'une nuance qui ne pouvait échapper à la clairvoyance d'un amant : c'est qu'Ermance m'accueillait mieux lorsque son père était absent ou distrait ; mais dès que le marquis de Sorigny, qui paraissait me voir avec plaisir, me traitait avec une distinction un peu trop marquée, j'apercevais aussitôt, dans les manières de sa fille, un peu de gêne et de froideur.

Quinze mois se passèrent ainsi, pendant lequel, partagé entre l'espérance et la crainte, redoutant de perdre pour jamais, en essayant de la saisir, l'onchanteuse vision qui flottait à l'horizon de mes rêves, je n'osai pas même, tant je craignais de briser l'idole, demander à Ermance, pourquoi, lors de notre première rencontre, elle était déguisée en grisette.

Je me dis enfin que cette situation ne pouvait pas se prolonger davantage, et qu'autant valait devenir fou de joie ou de douleur que d'incertitude.

Pour la première fois, moi qui n'accorde jamais une pensée aux distinctions nobiliaires, je me souvins de tout ce que Dominique et vous m'aviez dit sur l'ancienneté de ma famille. Je savais aussi, toujours par vous et grâce à vous, que ma fortune était considérable.

Il me sembla donc qu'en demandant à Ermance sa main, je pourrais être indifférent ou importun, mais que, du moins, je ne serais pas ridicule.

Un matin, je m'armai de courage et j'allai chez elle : j'eus le bonheur de la trouver seule, aux premiers mots que je lui adressai, ma voix était si tremblante que la duchesse devina ce que je venais lui dire.

Peut-être essaya-t-elle d'arrêter l'aveu sur mes lèvres ; j'étais si troublé que je ne m'en souvins pas. Ce que je sais, c'est qu'après quelques paroles dites avec un désordre qui les rendait intelligibles, emporté peu à peu par le sentiment qui était devenu mon être tout entier, je trouvai des accents émouvants... la vérité de mon cœur vibra dans ma voix... Ah ! il faut que cette vérité soit bien puissante, cette émotion bien magnétique ; car je vis Ermance émue, attendrie. Elle me tendit la main, et murmura d'un air doux et triste :

— C'est dommage !...

Je n'eus pas le temps de lui demander l'explication de ces deux mots vagues et cruels ; car, en ce moment, la porte s'ouvrit. On lui apportait un journal.

La duchesse le déplia ; et à peine eut-elle jeté les yeux sur la première page, qu'elle bondit comme une lionne.

— Frédéric est blessé ! s'écria-t-elle, et dans ce cri se révéla pour moi le véritable amour, l'amour que je n'inspirais pas !

Elle s'était levée toute droite, s'appuyant d'une main sur le dossier de son fauteuil ; l'autre tenait le journal qu'elle n'osait plus regarder. Enfin, elle réussit à dompter son angoisse, à ranimer sa résolution défaillante, elle releva le journal près de ses yeux humides, et reprit sa lecture : bientôt une incroyable expression de joie et d'orgueil succéda, sur son visage, à la pâleur du premier moment :

— Il est blessé, mais il vit ! me dit-elle avec cet égoïsme de l'amour absolu, qui tue, au besoin, tout ce qui n'est pas lui.

A mon tour, je pris le journal, il contenait le récit d'une bataille que je ne veux pas vous nommer ; car ce nom, glorieux pour la France, est resté odieux pour moi. Le colonel Frédéric Daubray s'y était couvert de gloire ; il était blessé, mais les chirurgiens répondaient de lui.

J'éprouvai alors une sorte d'horrible plaisir à retourner dans mon cœur saignant la lame du poignard qui venait de s'y briser ; j'interrogeai madame d'Oriniano, et elle était trop émue pour me rien dissimuler.

Elle m'apprit que, depuis deux ans, elle aimait le colonel Frédéric Daubray ; mais que le marquis de Sorigny, son père, s'était jusqu'alors formellement opposé à toute idée de mariage avec Frédéric.

L'union d'Ermance avec le duc d'Oriniano n'avait pas été heureuse, et le marquis, vieil émigré, en gardait d'ailleurs une violente rancune ; car cette union avait été une de celles que Bonaparte, alors au début de sa puissance, faisait contracter, presque de force, comme moyen de fusion politique et sociale, entre ses généraux et les jeunes filles nobles.

M. de Sorigny, voyant sa fille veuve à vingt ans, après quatre années de mariage qu'elle avait passées à pleurer sur les prodigalités, les absences et les dangers de son mari, il s'était juré que, pour le repos d'Ermance et pour le sien, il ne la laisserait se remarier qu'avec un gentilhomme d'ancienne souche, libre de tout engagement vis-à-vis de l'empereur.

Mes assiduités auprès de la duchesse lui avaient fait secrètement espérer que je serais pour lui ce gendre désiré. Hélas ! pendant ce temps, Ermance, toujours pure, mais toujours passionnée, affectait de se compromettre pour aplâner les obstacles qui la séparaient de Frédéric.

Ainsi, tout s'expliquait pour moi, les prévenances du marquis, les alternatives de froideur et d'affection que j'avais rencontrées chez la duchesse, selon qu'elle voyait en moi un prétendant ou un ami ; tout, jusqu'à son déguisement lors de notre première rencontre.

Quelques heures avant la revue, M. de Sorigny avait défendu à sa fille de paraître à une fenêtre des Tuileries, où une place lui était réservée, et où il savait que le colonel Daubray ne manquait pas de tourner, pendant la fête, de compromettants regards. Une idée folle, romanesque, avait alors passée par la tête d'Ermance.

Cédant à ce besoin de se faire petite devant l'homme aimé, qui est un des caractères de l'amour vrai chez les femmes, la duchesse, pour mieux tromper M. de Sorigny, avait feint d'être souffrante.

Puis, elle s'était procuré un costume de grisette, et, sous cet humble déguisement, perdue dans la foule, heureuse de cet incognito, de cet abaissement, de cet air de mystère et d'intrigue qu'elle donnait à une action innocente, la grande dame, abdiquant tout, hormis sa beauté et son amour, était venue rendre cet hommage bizarre à l'homme qu'elle adorait. Vous avez vu, mon ami, quelles conséquences avait eues cet épisode pour mon cœur et ma destinée.

Quand la duchesse m'eut tout raconté, je me levai et je lui dis adieu. Je crois, en vérité, qu'elle était si absorbée par son amour, son émotion et le récit du journal, qu'elle ne se souvenait plus, en ce moment, de cette passion ardente et vraie que j'avais, un quart d'heure avant, essayé de lui peindre. J'avais cessé d'exister pour elle ; elle me sourit avec une bienveillance distraite, comme si elle eût pensé que je reviendrais le lendemain.

Le lendemain, je partais pour le Midi ; huit jours après, j'arrivais auprès de vous ; et, l'année suivante, j'épousais Delphine de Malaucène. Vous venez d'apprendre ce qui a précédé mon mariage ; je vais maintenant vous raconter ce qui l'a suivi.

En épousant Delphine de Malaucène, je ne m'abusai ni sur son caractère, ni sur l'avenir qui m'attendait auprès d'elle ; mais je me croyais guéri, pour jamais, de mes inquiétudes d'imagination et de cœur, par le triste dénoûment de mon amour pour Ermance.

(A CONTINUER.)